

COMMENÇONS CE ROMAN par la petite silhouette à la fenêtre du premier étage, dans la grande maison du parc Wilhelmine à Utrecht. Elle semble presque engloutie par le flot de grappes bleu-mauve de la glycine – elle n’en aime pas le nom latin, *wisteria* sonne comme *hysteria* – qui retombent sur la façade et dont le parfum de violettes étourdit les voisins et les passants. Elle est le genre de femme qui ne se laisse pas engloutir ni étourdir.

Le jardin est planté d’arbres, de buissons et de plantes dont les branches et les fleurs poussent à travers les barreaux de la grille en fer forgé, comme si elles voulaient s’enfuir au parc de l’autre côté de la rue.

Les dignes maisons de maître d’un beau blanc brillant de part et d’autre de ce jardin grimpant laissent présager que derrière les feuilles et les fleurs se dissimule autant de distinction souple et légère. Mais l’hiver, quand la nature est attaquée par ses propres éléments et la glycine fanée, les brunes branches noueuses qui s’entortillent comme des serpents amoureux, dans le sens

inverse des aiguilles d'une montre, en remontant le temps, confèrent un rayonnement sinistre à la maison déshabillée. Les murs présentent des fissures et des lézardes, la peinture s'écaille, les ferronneries rouillent, la maison est en péril. Ce que ne pense nullement – contrairement à ses voisins – Lucy van Nispen qui ne se trouve pas attachée au passé, car c'est elle la femme qui regarde dehors et la vue sur le parc est splendide toute l'année.

Et pourquoi anticiper sur l'hiver, c'est un soir d'été, la maison est étourdissante et séduisante à l'image d'une belle femme, dans les petits carreaux que n'envahit pas la glycine se reflètent des couleurs vives, pareilles aux yeux brillants d'un chat dans la nuit, un chat en chasse.

Et maintenant entrons, par la grille dégonnée du jardin, le sentier dégagé à la faux et à la cisaille qui mène au perron, à la porte à ferronneries, la porte est entrebâillée, attend-on quelqu'un ? Poussons la porte, traversons le grand hall de marbre avec les fougères desséchées dans les pots ébréchés devant le haut miroir dépoli, montons les larges marches aux tapis turquoises usés, aux baguettes de cuivre vert-de-grisées, des taches d'humidité boursouflent de boutons de fièvre la tapisserie à rayures au-dessus des lambris de bois sombre, dans le tournant de l'escalier une toile, une espèce de boule faite de toutes sortes de petits carrés, une mire d'une autre planète, qui réfléchit la lumière du grand globe de verre suspendu en haut de la cage d'escalier, au premier étage l'antique presse à linge où les enfants

faisaient autrefois sécher des fleurs et des pétales, derrière la porte de droite madame van Nispen est assise sur le lit. Elle crie qu'on doit lui laisser la paix.

Mais personne n'a frappé à sa porte ou n'est entré dans sa chambre.

Laissez-moi dans ma dignité !

Depuis la mort de sa fille, Lucy passe souvent la soirée sur le vieux lit, à regarder dehors avec les jumelles que Gloria avait reçues d'oncle Ernst pour sa première communion, comme si elle pouvait à tout moment la voir accourir sur le sentier entre les arbres du parc obscur, avec ce petit sourire triomphant parce qu'elle a éteint tous les réverbères à coups de pied.

Le parc n'est pas obscur ce soir, des jeux de rayons laser criards fument derrière les arbres, des petites lampes de toutes les couleurs clignotent, des taches de lumière pareilles à des étangs se répandent sur les feuilles, ruissellent dans la chambre, jettent un éclat angoissant sur les murs et les objets. Les grondements durs, les rythmes cinglants, les sirènes, les voix excitées et les cris perçants chassent tout souvenir de Gloria.

Lucy van Nispen est une petite femme énergique aux cheveux gris-bleu, luisants comme le pelage d'un renard argenté, maintenu par un filet qu'elle perd régulièrement, il doit y avoir dans cette maison des centaines de filets perdus, assez pense-t-elle pour une fameuse pêche. Son visage est presque anodin, sans traits marqués, mais ses yeux sont vivants, éveillés. Lucy regarde

le monde du coin des yeux, ses yeux rusés, méfiants aussi, comme si à tout moment elle prenait le monde sur le fait, en flagrant délit.

Le ton de Lucy est sarcastique, presque aboyant quand elle parle, beaucoup de gens la craignent, des femmes surtout. Elle ne cherche pas à rassurer. Certains hommes trouvent son sarcasme amusant et attirant, Ernst Altena par exemple, le père de famille qui habite de l'autre côté du parc, il dort sans doute dans ce boucan, avec des boules Quies, il est l'homme qui se couche tôt et se lève tôt, il veut faire quelque chose de sa vie, jour après jour, se bien conserver est son premier souci. Lucy ne se trouve pas sarcastique, sa vie l'est.

Demain ce sera son quatre-vingt-cinquième anniversaire mais ce n'est pas ce qui l'occupe ce soir, elle trouve qu'on doit être fort dans la vie, et fêter-son-anniversaire est une concession absolue à la sentimentalité. Elle ne veut pas se laisser emporter par des sentiments de tendresse et de nostalgie comme par un fleuve de boue. Elle ne veut pas idéaliser, elle n'a pas besoin d'être rassurée, elle veut voir le monde tel qu'il est. Elle estime que son mari et sa fille ont succombé à la sentimentalité.

Lucy soupire souvent : « Est-ce que tout ceci se retrouvera en un seul ciel ? » (« ceci » étant les gens dans la rue ou à la télévision et parfois même les gens dans sa propre maison), bien qu'elle ne croie nullement au ciel – elle se trouve progressivement trop vieille pour y croire, elle se trouve du reste trop

vieille pour beaucoup de choses, pour une série de limitations aussi qu'elle s'est imposée par le passé. Elle entend par ce est-ce-que-tout-ceci-se-retrouvera-en-un-seul-ciel : je serai heureuse d'être bientôt délivrée de vous tous. Car bien qu'elle ne se permette aucune sentimentalité, elle croit à la délivrance. La délivrance est le détachement définitif de toute sentimentalité au monde.

À travers les jumelles elle voit de l'autre côté de la rue la fille assise au bord du trottoir, longs cheveux sombres sur les épaules, une courte jupe en jean, un petit top très échancré, un béret bleu ciel. Quel âge aurait-elle, quatorze, quinze ans ? Ses jambes sont allongées devant elle, légèrement écartées, elle porte une petite culotte blanche qui scintille. Lucy sait à quoi pensent les gens en ce monde, autrefois elle ne le savait pas, mais maintenant elle sait tout.

Elle regarde mieux ces petits brillants, la tour Eiffel en paillettes argentées et strass dorés, la tour Eiffel, Lucy y était montée pour son dixième anniversaire avec sa mère, et avec sa propre fille quand celle-ci eut dix ans, espérant instaurer ainsi une tradition qui serait transmise de Gloria à Rickie, mais Gloria ne voulut pas aller à Paris avec sa fille, elle ne voulut plus jamais aller à Paris, elles allèrent à Londres, une photo sur la table de nuit prise à Piccadilly Circus en témoigne, mère et fille, ce qu'elles sont pâles, n'ont-elles pas dormi ou souffrent-elles encore du mal de mer ?